



ENTRETIEN AVEC KATHARINA NIEMEYER, CHERCHEUSE À L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

« Le sentiment nostalgique émerge davantage en temps de crise »

Professeure à l'Ecole des médias et directrice du centre de recherche cultures-arts-sociétés à l'université du Québec, à Montréal, Katharina Niemeyer, qui a codirigé l'ouvrage *Nostalgies contemporaines. Médias, cultures et technologies* (Presses universitaires du Septentrion, 2021), estime que le passé, lorsqu'il n'est pas réduit à une marchandise émotionnelle, peut venir ensementer le présent.

Il semble qu'une valeur positive est aujourd'hui accordée à la nostalgie, alors qu'historiquement cela n'a pas toujours été le cas. Comment qualifier cette évolution ?

La nostalgie semble en effet jouir d'une meilleure réputation. Ce sont les études en psychologie au début des années 2000 qui ont souligné qu'elle peut être bénéfique quand on se sent triste, seul ou quand on est en deuil.

Il est cependant important de garder en tête que la nostalgie peut aussi amener à des dérapages, surtout sur le plan politique, où l'emphase mise sur une seule et unique idéalisation du passé peut scléroser le présent et l'avenir. De nombreuses recherches montrent que la nostalgie peut ouvrir des perspectives nouvelles sur le passé, elle peut être réflexive et prospective. Il y a une différence entre vouloir restaurer le passé tel qu'il semble avoir été et mobiliser des éléments du passé pour un meilleur présent et avenir en évitant de tomber dans une idéalisation sans nuance.

Du retour du Walkman à celui du Polaroid, les motifs du passé sont présents partout aujourd'hui, sous une forme fétichisée. Comment comprendre cette apparente omniprésence de la nostalgie dans nos vies ultraconnectées ?

Le retour de technologies vintage ne s'explique pas par un seul mouvement. Il y a d'une part ce que l'on nomme la technostalgie : elle désigne le désir de retrouver d'anciennes technologies, analogiques ou numériques, de découvrir leur fonctionnement. Et, d'autre part, le besoin de vivre ou de revivre des moments sociaux qui y sont associés : faire tourner un disque, bricoler des cassettes VHS. Cela étant dit, ce n'est pas toujours la nostalgie qui est à l'origine de cet engouement : il ne faut pas oublier qu'il peut s'agir d'un besoin de ralentir ou de se déconnecter.

Les crises multiples fonctionnent-elles comme un accélérateur nostalgique ?

Le sentiment nostalgique émerge effectivement davantage en temps de crise, tel que ce fut le cas durant la pandémie de Covid-19, ou de progrès, sous la forme d'une résistance au changement. Tout cela fonctionne comme un véritable moteur.

Concernant le retour de certaines modes, ce n'est pas nouveau dans l'histoire : la nostalgie est cyclique, mais il y a davantage de visibilité pour « le passé », notamment depuis l'avènement du Web 2.0. Donc on peut vite avoir l'impression que la nostalgie s'accélère. Le marketing nostalgique n'est pas récent

non plus, mais un discours ou une esthétique nostalgique – que ce soit une vidéo publicitaire, une série télévisée rétro ou encore une campagne politique – ne signifie pas d'office que les consommateurs ou spectateurs vont se sentir nostalgiques.

Une des caractéristiques étonnantes de cette nostalgie contemporaine est qu'elle ne renvoie souvent à aucune expérience de vie concrète. Les jeunes générations vont par exemple rejouer les années 1980 qu'elles n'auront pas vécues. A-t-on encore réellement affaire à de la nostalgie ?

Cela dépend ce que l'on entend par là. Il n'y a pas une seule définition, et celles-ci varient selon les cultures ou les contextes spécifiques : la nostalgie du pays et la nostalgie du temps sont bien connues, mais au Japon, par exemple, il y a la nostalgie des saisons qui passent.

Depuis plusieurs années, on constate aussi davantage une nostalgie médiatique, celle que les industries culturelles proposent, mais aussi celle que les publics ressentent pour des médias ou technologies disparus. La liste est longue, et l'adjectif ajouté à nostalgie – politique, culturelle, historique – ouvre de nouvelles portes de réflexion tout en fermant d'autres. S'imaginer vivre à une autre époque ou encore mobiliser les styles et formes d'antan est depuis toujours une possible source d'inspiration pour les personnes qui œuvrent dans l'art, la littérature, le cinéma ou la musique.

La nostalgie n'est-elle donc pas forcément une émotion muséale, réactionnaire ?

On peut en effet être nostalgique d'une époque que l'on n'a pas vécue sans pour autant vouloir son retour effectif. Il y a quelques années, j'ai mené une étude avec une petite équipe sur les personnes ostalgiques, c'est-à-dire nostalgiques de l'ex-RDA, ainsi que leurs pratiques dans les communautés en ligne : il en est ressorti que les plus jeunes générations nées après 1989 ne souhaitent pas reconstruire le Mur, mais expriment une nostalgie pour

« L'IDÉALISATION DU PASSÉ RISQUE DE CONDUIRE À UNE ABSENCE DE NUANCE ET PEUT RENFORCER L'EXTRÉMISME DES RÉGIMES POLITIQUES »



Figurine Golorak Popy distribuée par Mattel en 1979, sur le stand Vintage Game Room, au marché Dauphine, à Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis), le 2 septembre. GUILLAUME BELVÈZE POUR « LE MONDE »

certaines recettes et productions médiatiques de l'époque qu'elles n'ont pas vécue. Les communautés en ligne apportent ici un possible accès réflexif au passé, avec l'occasion d'en forger des récits alternatifs qui n'idéalisent pas ce qui a été.

Peut-on voir la nostalgie comme l'une de ces marchandises émotionnelles théorisées par la sociologue Eva Illouz, avec l'idée qu'elle ne serait plus tant un affect en soi qu'un produit consommable ?

Oui, la nostalgie est une marchandise émotionnelle et elle est aussi un produit consommable. Ce fut toujours le cas, mais la multiplication des plates-formes et l'illusion de l'accès complet au passé la pose dans une autre lumière. La question des affects, surtout quand on pense aux réseaux socionumériques, y est très importante. Avec [le philosophe] Jean Baudrillard, on pourrait dire aussi que nous vivons dans une époque de société de consommation nostalgique qui fait imploser toute possibilité d'un retour en dehors des productions marchandes.

Je reste cependant convaincue qu'une nostalgie peut en cacher une autre. Dans mes recherches, j'ai pu observer que, der-

rière cette apparente superficialité, se niche souvent un désir plus profond d'un meilleur ailleurs, que ce soit un lieu ou un temps.

Face aux crises multiples, les jeunes se tournent-ils vers des « époques doudous » qui auraient le pouvoir de les rassurer, de leur faire oublier le présent ?

La construction des « époques doudous » fait partie de la marchandisation de la nostalgie, et les adultes n'en sont pas exclus. En temps d'instabilité et de surinformation, ces motifs du passé, naviguant entre premiers gifs animés, Myspace, Pokémon et le retour de Britney Spears, peuvent en effet permettre une déconnexion temporaire, un moment de repos, mais aussi d'oubli : un cocon qui protège pour une courte période. Il s'agit souvent d'un simple passe-temps, d'une

curiosité, d'un court moment de nostalgie apaisante et rassurante.

Une recherche menée avec ma collègue Christine Thoër montre que les jeunes adultes qui revisionnent des séries qui les ont marquées se projettent ainsi dans un espace de pause. Ces séries sont une façon de se sentir à la maison, mais elles sont aussi un retour vers une période spécifique de leur enfance.

Quand on se tourne vers le passé, s'agit-il d'ailleurs d'un passé réel ou d'un passé largement fantasmé, car tout n'était pas rose dans les années 1970, 1980, 1990 ?

Le réel n'est jamais une donnée brute, nous le construisons cognitivement, culturellement, socialement et historiquement, et la remédiation du passé en fait partie. Il s'agit de fragments sélectionnés qui remontent à la surface et qui sont parfois idéalisés, euphémisés, mais parfois aussi de véritables sources pour un potentiel changement dans le présent. Tout dépend à quel moment et pour quelle raison ce passé ou plus précisément quels passés sont nostalgiquement rappelés. L'idéalisation risque de conduire à une absence de nuance et peut renforcer l'extrémisme des régimes politiques.

Dans ce contexte, certaines décennies vous semblent-elles susceptibles d'être plus rassurantes que d'autres, comme les années 1980, dont l'esthétique est aujourd'hui omniprésente ?

C'est certainement une illusion de penser que le passé était plus rassurant sur un plan général. Si on a grandi dans les années 1980, on peut certainement être nostalgique de pratiques médiatiques moins intenses en fréquence et désirer revivre un quotidien sans Internet, mais c'est aussi l'époque de la guerre froide, par exemple.

Je ne me sens pas à l'aise de dire quelle époque serait plus rassurante qu'une autre ; ce qui m'inquiète plutôt est de voir émerger des discours politiques ou marchands qui passent sous silence les expériences et récits traumatiques du passé – et du présent – pour en faire des époques lisses, parfaites et plus « saines », en donnant l'impression d'un temps qui n'a jamais été tel quel, mais qui devient une fausse promesse. Il s'agit d'une tromperie – j'avais envie de dire « trumperie » –, d'une façon de détourner le regard.

Que pensez-vous du concept de « foreverism » développé par Grafton Tanner ? Il défend l'idée que la mise à disposition de contenus nostalgiques met le passé à disposition, comme si le passé avait vocation à ne plus passer. Au travers de ce processus de réification des époques précédentes, nous assisterions alors non pas à une vivification, mais à une éradication de la nostalgie...

L'invention de nouveaux mots me laisse toujours un peu dubitative, car ils désignent souvent des phénomènes déjà bien analysés et théorisés. Le concept de *foreverism* donne des pistes intéressantes pour les études sur la nostalgie, notamment sa marchandisation et politisation, sur la fausse idée que le stockage de toutes sortes de données pourrait devenir nos souvenirs du présent sans être ceux d'hier. En ce sens, il n'y a – ou il n'y aurait – plus de place pour une nostalgie qui se construit à partir de la perte d'un espace ou d'un temps.

Cependant, l'expérience de la perte demeure pour moi une question très personnelle et aussi collective ; que ce soit la perte d'une personne proche, d'une culture, ou encore la transformation du lieu dans lequel nous vivons – qui renvoie davantage à la solastalgie. Autrement dit, le concept de *foreverism* – qui me semble davantage intéressant pour parler de souvenirs et moins de nostalgie – ne change en rien l'irréversibilité et le passage du passé.

Propos recueillis par Nicolas Santolaria